

truits des vérités de la religion, il jugea prudent de différer de leur dire ce qu'il y avait de mauvais dans leurs usages jusqu'à ce qu'ils fussent plus solidement affermis dans leur foi.—Quelque temps après, un jour qu'ils s'amusaient à danser en présence de leur évêque, quelques hommes vinrent à lui et lui dirent : « Evêque, tu vois à présent un de nos principaux usages, dis-nous s'il est bon ou mauvais. » Avant de donner une réponse, le prélat voulut connaître le sens de la chanson qui accompagnait la danse. On le lui expliqua. Aussitôt on aperçut à ses traits les signes du mécontentement. « Tu crois donc la danse mauvaise, lui dirent les sauvages ?—Très mauvaise, leur répondit le prélat. » Aussitôt ils se rendirent auprès des danseurs, leur firent part de la réponse de l'évêque, et la danse cessa immédiatement, pour n'être plus reprise.

Le spectacle le plus touchant et le plus édifiant dont Mgr. Pompallier avoua avoir été témoin durant son séjour à Sydney, est celui de la fréquente participation aux sacrements des fidèles des deux sexes, bonheur auquel ceux qui étaient sous sa charge ne pouvaient participer que deux fois l'an, à cause de ses fréquents voyages d'une île à l'autre. Le prélat parla aussi du changement étonnant opéré sur le caractère des habitants de la Nouvelle-Zélande qui avaient embrassé la foi, qui se faisaient distinguer dans toute leur contenance de ceux de leurs compatriotes qui n'avaient pas encore eu ce bonheur ; cet aspect sauvage, ces regards féroces, cet air menaçant qui caractérisent les derniers, avaient presque entièrement disparu dans les nouveaux convertis et surtout dans les plus jeunes d'entre eux.

NOUVELLES POLITIQUES.

ANGLETERRE.

—On lit dans le *Times* du 16 avril :

« L'été dernier la Chambre des Communes, sur la motion de lord Palmerston, a fait dresser la statistique du chiffre total des nègres d'Afrique débarqués pour la traite sur les îles et sur le continent d'Amérique depuis 1815 jusqu'à 1843 inclusivement. Cette statistique n'a été publiée qu'hier. Il en résulte que le chiffre total des nègres africains débarqués de la sorte, durant tout ce laps de temps, se monte à 639,145, dont 555,834 ont été débarqués sur le territoire brésilien, 76,685 sur le territoire espagnol, 3,423 sur le territoire français, 1,123 sur le territoire hollandais, 200 sur le territoire danois, 1,800 à Montevideo. Dans l'année 1843, 19,095 esclaves ont été débarqués au Brésil, et 5,627 sur le territoire espagnol ; le nombre des nègres pris en Afrique pour l'esclavage, mais capturés sur mer et mis ensuite en liberté, s'est élevé à 18,042. Du reste, les rapports sont loin de donner le chiffre exact des esclaves débarqués. C'est ainsi qu'à Rio on a inscrit 37 vaisseaux avec un nombre total de 14,891 esclaves, tandis qu'il est entré réellement au Brésil, pendant l'année 1843, plus de 40,000 nègres.

FRANCE.

Remède contre la rage.—Une personne grave nous communique la recette suivante connue et employée depuis deux ou trois siècles dans un canton du Limousin, où elle a toujours réussi :

Une demi-poignée de rhue, — une demi-poignée de trèfle sauvage, — une demi-poignée de sauge, — cinq clous de girofle, — une demi-poignée de sel, — de la poudre d'orange amère (la pesanteur d'un louis de 24 fr.), — un verre de gros vin.

Les herbes qu'on emploie doivent être fraîches.

On doit broyer et pulvériser le tout ensemble, le passer à travers un linge sec, garder le marc, que l'on divise en neuf parties, et appliquer chaque jour, durant neuf jours, sur l'endroit mordu, une de ces parties en guise de cataplasme, ayant soin de l'humecter avec du vin.

Le malade doit être à jeun quand il prend la potion et ne rien prendre après durant trois heures.

La dose est la même pour les enfans et les grandes personnes.

Pour un bœuf ou un cheval il faut quadrupler la dose.

Le remède opère avec efficacité même à huit jours de distance de la morsure. Il a réussi quelquefois à une distance plus considérable, pourvu que la rage ne soit pas déclarée.

AMÉRIQUE.

On lit dans le *post-scriptum* d'un journal de Wilmington, (Caroline du Nord) : « Au moment où nous mettons sous presse, on nous communique une lettre particulière datée du village de Wilmington, 28 avril, dans laquelle il est dit que le feu s'est déclaré dans les marais des comtés de Beaufort, Tyrrel et Hyde. Deux familles ont été surprises par le flammes et brûlées ; l'une d'elles se composait d'un homme, sa femme, trois enfans et trois nègres. »

Dans la Caroline du Sud, le village d'Anderson, où l'on comptait plus de 300 habitans, a été complètement détruit par les flammes. Il n'est pas resté debout une seule maison.

—Par le schooner *Juanita*, on a reçu à la N.-Orléans des nouvelles de Matamoras du 3. Le capitaine rapporte que, dans cette province du Mexique, comme dans celle de Vera-Cruz et de Mexico, l'annexion avait soulevé de violentes colères au sein de la population, et que l'on n'entendait partout que menaces de guerre. Mais là, comme ailleurs, il ne se faisait, du moins ostensiblement, aucuns préparatifs pour la mise à exécution de ces menaces. Si, par exemple, le gouvernement mexicain avait le projet, qu'on lui a prêté, d'envahir le Texas avant que les formalités de l'annexion soient accomplies, c'est à Matamoras qu'il lui faudrait organiser son armée ; or, il ne paraît pas qu'il y eut eu encore, aux dernières dates, aucun mouvement de troupes.

LA VÉRITÉ.

Soyez vrais en tout. La fourberie, la dissimulation et le mensonge sont la source et la déflance, des divisions, du peu de charité qui règne dans le monde : aimez donc la vérité, car la vérité c'est Dieu. Ne mentez jamais, afin que votre parole tienne lieu de serment et de contrat. Vous le devez aux autres, comme eux-mêmes vous le doivent. Ecoutez à ce sujet le récit suivant.

Le P. Grégoire était un pauvre Capucin originaire de la bourgade de Saint-Loup (Hte. Saône). Sa jeunesse avait été pleine de vertus, ce qui lui valut sans doute la palme du martyre, la plus belle que Dieu puisse garder à ses élus. Il cultivait en paix les vertus monastiques dans le couvent de Saint-Claude (Jura), il prêchait et édifiait, quand la tourmente révolutionnaire vint à passer sur le sol de France. Comme ce drame sanglant ne fut guère que la *Morale en action de l'impiété*, on vit des gens, et en bon nombre, se prendre contre Dieu d'une haine implacable, et le poursuivre dans ses serviteurs, dans ses fêtes, dans tous les objets de son culte. Les ministres de la religion surtout étaient traqués, comme des bêtes fauves, et beaucoup ne durent leur salut qu'à des traits de providence, disons mieux, à des miracles. Dieu soit béni pourtant ! Je le dis avec orgueil, la noble et fidèle providence seconda bien mal le zèle des amis de la liberté ; la foi chrétienne avait jeté de nombreuses racines.

Il est remarquable que tous les tyrans ont été habiles à inventer les moyens pour torturer les consciences de leurs victimes. Voyez les ingénieuses inventions des Césars pour distinguer les chrétiens et les serments. On en exigeait de toutes sortes ; ceux-ci licites, ceux-là criminels : c'était là surtout qu'on attendait les prêtres. On jetait ainsi la désunion dans le corps du clergé, et l'embarras dans les consciences. Les faibles succombaient, les prétentieux argumentaient, les tièdes hésitaient, les forts, et c'était le grand nombre, résistaient. Inutile de dire que le Père Grégoire se rangea parmi ces derniers. L'œil fixé sur la chaire de saint Pierre, seule boussole sûre dans les tempêtes suscitées à la foi, il se crut assez fort, avec l'aide de Dieu, pour braver la malice des hommes et la rage de l'enfer. Une seule chose l'aîtrista, ce fut la défection d'un certain nombre de ses frères. Quelles larmes amères il versa ! Saint homme ! qui ne pouvait croire qu'il y eût des âmes assez basses pour prostituer la plus belle dignité qui soit au monde, le sacerdoce !

Compris dans le décret qui mettait les réfractaires hors la loi, le Père Grégoire hésita un instant s'il s'acheminerait vers la terre d'exil : la Suisse lui offrait son sol hospitalier, où beaucoup déjà avaient trouvé un asile. Mais il crut entendre les plaintes des paroisses délaissées : l'image de tant de pauvres âmes qui, pour prix d'une longue fidélité à la religion de leurs pères, se verraient privées à leur heure dernière de ces consolations si douces, cette image, dis-je, l'attendrit jusqu'aux larmes et enchaîna ses pas. Il n'osa plus dès lors songer à partir : et puis, voyez ; Dieu lui jetait sur les yeux un bandeau, car il était marqué pour le martyre.

Pendant dix-huit mois il porta çà et là, avec autant de zèle que de bonheur, les secours de son ministère. La nuit, il célébrait le saint sacrifice de la messe dans quelque maison fidèle, il confessait, cathéchisait, visitait les malades, et le jour, il se cachait pour échapper à l'active surveillance des révolutionnaires. En ce temps-là il n'y avait pas d'indifférents ; Dieu et l'enfer étaient en face : de grandes vertus et des crimes atroces, une héroïque fidélité ou de lâches apostasies.... Oh ! si la terre a été souillée alors d'attentats odieux, elle a été purifiée aussi par de sublimes actions et consolée par d'admirables exemples. On a dit bien des fois que la révolution avait gâté beaucoup de monde en France, moi je ne le crois pas. Elle a seulement révélé des vices secrets ; elle a fait des *indiscrets*, mais pas de *méchans*. Un notaire tira un jour à courte distance sur le Père Grégoire qu'il reconnut. Deux ou trois ans auparavant, ce digne patriote passait pour un *honnête homme*. Pense-t-on que la révolution l'aurait perdu, celui-là ? Non : elle l'avait seulement démasqué. De même, on vit briller alors des vertus jusque-là inconnues. Était-ce aussi la révolution qui les avait fait naître ? Pas le moins du monde. Elle frappa le caillou obscur de son glaive terrible, et l'épingle jaillit.

Notre saint homme traversa dans son périlleux ministère les temps les plus orageux. Aucun accident fâcheux ne le troubla, parce que Dieu veillait sur lui et le gardait pour le bien des fidèles. Puis vint l'heure de l'imprudance, parce que l'heure du martyre approchait. Ainsi un arbre qui a tenu bon contre les efforts redoublés de la tempête, se brise au dernier coup de vent, quand le soleil luit déjà à l'autre bout de l'horizon. Un jour, bon gré mal gré, il voulut aller au village voisin voir un de ses confrères.... c'était là que